

BULLETIN PAROISSIAL

«» RÉVÉREND LUC PONT, CURÉ DE TROISTORRENTS EN 1921 «»

Découvert par Gabriel Antonin, le bulletin paroissial de Troistorrents publié en mai 1921 a retenu notre attention. Par le plus grand des hasards, le texte principal de cette revue habituellement axée sur d'autres centres d'intérêt traite de

L'ÉMIGRATION... EN ALGÉRIE!

Nous ne résistons pas au plaisir de publier, in extenso, cet écrit du curé Pont. Après l'étude de l'historien et de la chercheuse contemporains, voici une « vision d'époque ».

Les gens de Troistorrents, et aussi ceux de toute la vallée d'Illiez, sont véritablement les habitants primitifs du pays. Je veux dire que la vallée n'a jamais été habitée par une autre race que celle qui s'y trouve actuellement. Peu d'étrangers venaient s'y établir, et les gens de la vallée ne sortaient guère de chez eux, sauf pour le service militaire étranger, par suite des conventions que les puissances européennes contractaient avec les divers cantons pour avoir des troupes suisses. Le Valais était toujours un de ceux qui en fournissait le plus, surtout que c'était une ressource pour les fils des Messieurs, qui étaient nommés officiers quoique jeunes encore. On faisait alors des enrôlements dans les communes; on faisait fête dans les pintes; des hommes paraissaient avec de superbes uniformes; des rubans aux couleurs du prince pour lequel on s'engageait flottaient devant les cabarets ou sur les enseignes d'auberges; le sergent qui faisait le recrutement ne manquait pas de faire valoir toutes les ressources de son éloquence pour vanter le service militaire.

Tout ce tapage enflammait le cœur des jeunes gens, et presque tous s'en allaient faire au moins quatre ans de service militaire. Il y avait peu d'hommes arrivés à un certain âge qui n'eussent pas servi en France, en Piémont, en Espagne, à Naples, à Rome ou ailleurs. Ces jeunes gens ne

revenaient pas tous au pays; le changement de climat, la fièvre, la nostalgie ou mal du pays, en moissonnaient un grand nombre et les grandes guerres en emportaient un plus grand nombre encore. Sous Napoléon I^{er}, une soixantaine d'hommes, de Troistorrents seulement, ne revinrent plus et on ne sut jamais ce qu'ils étaient devenus. Sans doute, ils restèrent sur les champs de batailles, ou, faits prisonniers et conduits au loin, ils moururent de misère et d'ennui. Pour se faire une idée de ce que je viens de dire, lorsque les Suisses furent licenciés du service de France après la révolution de juillet 1831, révolution qui détrôna Charles X et amena Louis-Philippe sur le trône, 52 hommes revinrent à Troistorrents dans l'espace de quinze jours, et en 1859, plus de 50 revinrent de Naples.

Ce service militaire avait son bon et son mauvais côté. Quelquefois, de braves garçons allaient s'y gâter; un jeune homme était-il contrarié à la maison, de dépit, vite il prenait un engagement, et ainsi des bras très utiles à la famille étaient enlevés. Et ces garçons pouvaient bien se repentir et gémir quelques jours après, c'était trop tard, le contrat était signé pour quatre ans. Parfois aussi, grâce à ce service, on pouvait se défaire d'un mauvais sujet sans bruit et à bon marché. Enfin, ceux qui sans être mauvais, n'étaient guère soumis à leurs parents, apprenaient l'ordre et l'obéissance, et, à leur retour, on constatait qu'ils avaient gagné en bien.

En plus de la solde militaire, chaque homme recevait de 100 à 120 fr. pour les quatre ans!!!

A part ce service, personne ne songeait à quitter la vallée, ni même sa commune. Le sol produisait assez pour nourrir ses habitants. Cependant la maladie des pommes de terre qui avait duré plusieurs années avait mis dans la gêne bien des familles. Pourtant la situation allait s'améliorant.

Sur ces entrefaites, la France qui voulait coloniser l'Algérie, cherchait des émigrants de tous côtés. Le pays était parcouru par des émissaires qui distribuaient les prospectus les plus pompeux. Ces moyens gagnèrent quelques habitants de la vallée. Des familles pauvres se décidèrent à par-

tir pour l'Algérie. A Troistorrents, le nombre s'éleva à une soixantaine d'individus, tant femmes qu'enfants.

Avant de partir, les émigrants vendirent ce qu'ils possédaient. Cependant Julien Besson, de la Chiesa, qui avait passablement de biens, mais dont l'habitude de boire rendait la famille malheureuse, vendit une partie de ses avoirs mais garda la pièce de la Chiesa. Cyprien Mettyaz, fils de Nicolas, du village, garda son pré de Camand. Ils demandèrent encore un subside à la commune, prétextant qu'étant bourgeois, ils abandonnaient leurs droits aux autres et qu'il était bien juste qu'ils fussent un peu indemnisés. La commune décida de leur donner 25 fr. par tête, mais à la condition de les restituer s'ils revenaient avant 8 ans, et pour toucher cette modique, ils devaient encore fournir caution ou hypothèque.

Puis, afin que l'émigration eût réellement lieu et que ce ne fût pas seulement un voyage pour faire bombance, et revenir ensuite les poches vides, le Conseil députa Hyacinthe Claret, vice-châtelain, pour les conduire jusqu'à Marseille et veiller à leur embarquement. Le jour du départ fut fixé, et le matin tous assistèrent à une grand-messe qu'on chanta, puis le cortège se mit en marche, tout joyeux d'aller habiter la « terre promise ». Presque tous étaient habillés de neuf, et cette caravane de femmes, d'hommes et d'enfants qu'on emballa comme on put, ne manquait certes pas de pittoresque et ne portait pas le cachet de la misère. Cependant ce départ fit une singulière impression sur les assistants. Ils voyaient défiler de leurs concitoyens, de leurs parents, qu'on croyait bien ne plus revoir ; la nouveauté de spectacle rendait la scène plus émouvante encore.

Du nombre de ces émigrants étaient Jean-Joseph Dubosson, des Neys, notaire, et sa femme. Son frère, Basile Dubosson avec sa femme et ses quatre enfants. Un Morisod, de Monthey, avec dix enfants. Julien Besson, de la Chiesa, avec dix enfants ; Cyprien Mettyaz avec sa femme et un enfant ; Cyprien Morand ; la fille d'Ignace Claret ; Angelin Lange avec sa femme et plusieurs enfants ; un fils d'Ursule Methyaz, appelé Valleta, avec

son épouse Françoise Rouiller, de Crie, et quatre enfants; Julien Morand avec sa famille et quelques autres.

Le transport alla bien jusqu'à Lyon, mais là, la bande se disloqua et les traînards manquèrent le train. Restés ainsi en arrière, sans conducteur et sans papiers, ils rebroussèrent chemin et revinrent comme ils purent à Troistorrents, maudissant Claret de ce qu'il les avait abandonnés.

De ce nombre furent Angelin Lange et Julien Morand avec leurs familles. Les autres gagnèrent l'Algérie, où ils furent placés sur des biens qu'ils achetèrent. Mais le climat d'Afrique leur fut meurtrier. Une bonne partie y trouva la mort. Le notaire Dubosson mourut du choléra; de même son frère Basile, Cyprien Methyaz et Valleta. Ceux qui purent revinrent à Troistorrents, entre autres, la veuve du notaire avec trois enfants, six étaient morts en Algérie. Une seule resta en Algérie dans un couvent, où sa sœur, disait-on, était déjà morte en odeur de sainteté. Julien Besson revint aussi avec les enfants qui lui restaient, mais une fille resta en service à Alger. La veuve de Cyprien Methyaz revint aussi avec sa fille et un des fils de Julien Besson-gré, des Champs.

Le goût d'émigrer en Algérie passa et on n'en parla plus sinon pour dire:
« E miô ita ver se. »